

# G. M. de Rochmondet : Madame X de la traduction

*Fuyante sous le regard de l'historien, M<sup>me</sup> G. M. de Rochmondet se révèle pertinente par ses analyses traductologiques mais ne laisse sa marque dans l'histoire de la traduction que pour s'évanouir.*

Par Benoit Léger  
et Alice Massot

**A**u moment de la révolution de juillet (1830), une certaine « M<sup>me</sup> G. M.\*\*\* de Rochmondet » publie ses *Études sur la traduction de l'anglais*<sup>1</sup>, une anthologie de vingt textes traduits et commentés, précédée d'une introduction sur la nouvelle manière de traduire et sur l'histoire de la langue anglaise. Bien de son époque, le travail est de nature révolutionnaire, tant par son contenu que par sa pensée sur la traduction. On ignore tout de celle qui publie à compte d'auteur et se présente comme une femme qui aurait enseigné l'anglais et la traduction. Les textes et la préface tracent le portrait d'une protestante (orléaniste ? immigrée revenue en France ?) que ses goûts portent vers la littérature morale et allégorique, peut-être affiliée au pays de Calvin<sup>2</sup>. Pseudonyme ? Peu probable – les nombreux manuels d'anglais de l'époque sont clairement attribués à leurs auteurs. Les analyses laissent deviner une érudition supérieure et sa connaissance d'ouvrages portant sur la traduction (Delille, Condillac, Batteux, La Harpe...) démontre une réflexion approfondie sur le rôle de la traduction littéraire.

## Une pédagogie ambiguë

La langue choisie et le corpus font des *Études* un travail d'exception. Plutôt que d'analyser des modèles gréco-latins, les *Études* proposent vingt textes du XVIII<sup>e</sup> siècle, tirés de grands prosateurs du siècle : Sterne, Goldsmith, Swift, Fielding, Chesterfield... S'il y a une unité linguistique et formelle dans ces *Études*, on peut s'interroger sur leur unité théma-

tique. Dans son introduction, l'auteure, qui affirme que l'élégance du style se retrouve surtout chez les « écrivains sacrés », semble glisser une prise de position religieuse. Sous couvert de pédagogie, les *Études* offriraient donc une anthologie de textes protestants, à connotation moraliste, même si Fielding et Swift ne sont pas des modèles de la prose morale et que la machiavélique lettre de Lord Chesterfield est quant à elle un parfait exemple de cynisme.

## Entre belles infidèles et traduction romantique

Les *Études* paraissent à un moment où la poétique traductionnelle française se modifie, alors que les belles infidèles de l'Ancien Régime tombent en disgrâce. La poétique traductionnelle romantique, qui est en partie celle de notre auteure, est ambiguë : on dénonce les paraphrases ainsi que les belles infidèles, on rejette la version trop littérale, pour du même coup valoriser l'imitation ou l'union entre le traducteur et « son » auteur. La traduction de *Paradise Lost* par Chateaubriand (1836) constitue probablement l'exemple le plus illustre de la nouvelle manière de traduire. Ce souci d'exactitude associé à la fusion romantique avec l'auteur traduit est un apport du XIX<sup>e</sup> siècle qui se manifeste chez Rochmondet.

Peu importe que Rochmondet ait disparu de l'Histoire, les *Études* tracent le portrait d'une traductologue avant la lettre. Bien plus qu'un manuel de traduction, les *Études* font songer à une thèse ou du moins à un ouvrage longuement mûri. Leur intérêt est à la fois historique, linguistique et thématique, mais Rochmondet s'impose



aussi sur le plan théorique en procédant à l'analyse raisonnée de ses choix de traduction, appuyée non seulement sur l'exégèse du texte et l'explicitation du fonctionnement de l'anglais, mais aussi sur la compréhension des règles imposées par la culture d'arrivée.

Si l'ouvrage témoigne de l'évolution romantique de la traduction, il

prend aussi des allures de manifeste pour une pratique professionnelle : « La traduction est trop négligée en général, ou faite trop légèrement », avec un souci pédagogique : « elle est non seulement nécessaire pour avoir une idée précise de l'esprit et des termes de la langue qu'on étudie, c'est encore le meilleur moyen de s'habituer à écrire correctement,

c'est-à-dire à se rendre compte du sens précis des mots, et de leur juste emploi dans le discours ».

Rochmondet tente de concilier la traduction littérale et les exigences d'exactitude, qu'elle oppose aux imitations. L'auteure dispose chaque traduction en regard du texte anglais puis présente les difficultés du passage et, surtout, justifie ses choix. Elle propose alors la traduction littérale (à éviter) pour ensuite justifier son choix en ayant recours à « l'idéologie » française, à la manière d'écrire. Les commentaires rappellent à la fois les protocoles de verbalisation et l'enseignement de la traduction. Son projet de traduction exacte et commentée est clair; les nombreuses explications et les versions littérales permettent au lecteur de comprendre les modifications apportées. Dans l'ensemble, Rochmondet est d'une exactitude inédite en 1830.

## Un nouveau souci scientifique

Les *Études* se caractérisent aussi par un souci scientifique réservé jusque-là à la traduction des auteurs grecs ou latins. L'introduction explique l'évolution de la langue anglaise et fait appel aux travaux de nombreux historiens et linguistes. L'abondance de références montre que la pratique de la traduction change, l'auteure s'appuyant sur des sources britanniques pour justifier son interprétation.

La nature même du travail de Rochmondet rend impossible de classer ses *Études*. Presque tous les textes ont fait l'objet d'une traduction antérieure mais, au lieu de les critiquer, la pédagogie suggère une

manière de surmonter un problème. Voilà aussi un aspect original de son travail. Alors que les critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle *attaquaient* les traducteurs au nom du bon goût et de la langue, Rochmondet propose une traduction. Du point de vue pédagogique, l'effort est plus convaincant que la méthode prônée dans les manuels d'anglais de l'époque, qui se contentent d'une traduction interlinéaire parfois accentuée. Les *Études* transmettent ainsi, comme un manuel de stylistique différentielle, un peu du génie de chaque langue.

Les traducteurs « professionnels » du XIX<sup>e</sup> siècle s'effaceront de plus en plus au profit de l'auteur et du préfacier critique. À une époque où une pratique plus éthique et parfois plus professionnelle remplace peu à peu celle des littérateurs, Rochmondet nous montre cette évolution : dans les *Études*, la voix de la traductrice est omniprésente, mais anonyme.

1. *Études sur la traduction de l'anglais, or Lessons on the French translation*, par M<sup>me</sup> G. M.<sup>\*\*\*</sup> de Rochmondet, Paris, « L'Auteur, rue Joubert, n° 7, A. et W. Galignani, rue Vivienne, n° 18, Baudry, Libraire, rue du Coq Saint-Honoré ». Le libraire Galignani se spécialisait dans les littératures étrangères. Dans la seule réédition (en 1837), on précise que l'ouvrage a été « adopté pour l'enseignement universitaire par décision du conseil royal de l'instruction publique ». En 1857, Jules Bué, professeur à Oxford, publie ses *Exercices on Translation from English into French*, qui reproduisent intégralement les commentaires de Rochmondet sur la traduction en général et incluent plusieurs de ses textes, sans nulle mention de son nom.
2. Il a existé un régiment de Rochmondet ou Rochemondet en Suisse. Ce nom est aussi attribué à une famille de la Côte vaudoise.